

René Lefeuvre, un Livréen au cœur des combats sociaux du 20^e siècle

Denis Heudré



Même si toutes n'ont pas cette chance, il est quelque peu normal que les communes qui comptent dans leur population des personnes célèbres puissent en être fières. Wikipédia nous apprend ainsi que Livré-sur-Changeon compte deux *personnalités liées à la commune*. Parmi elles deux, il est un homme qui, injustement oublié, ne figure sur aucune plaque de rue : René Lefeuvre, pseudonyme de Joseph Lefeuvre, éditeur et militant politique de gauche, né à Livré en 1902 et décédé à Paris en 1988.

Pourtant ce Livréen d'origine a eu un destin riche et peu ordinaire après avoir émigré vers Paris, pour fuir un modèle social qui ne lui convenait sans doute pas. D'un caractère spontané, modeste, chaleureux et d'une grande fraternité il a marqué ceux qui l'ont côtoyé.

On ne célèbre pas assez les courageux. J'entends par là, non pas le courage physique des sportifs, ni le courage héroïque de la Résistance, mais celui de ceux qui continuent à se battre pour leurs idées malgré l'adversité. René Lefeuvre a toute sa vie combattu l'injustice. Fidèle à ses convictions, il n'est jamais tombé dans le renoncement ni la compromission et a poursuivi toute sa vie, avec un grand dévouement et en y consacrant tous ses revenus.

Cet homme s'appelle Joseph Lefeuvre à l'état civil mais à Paris tout le monde le connaît sous le prénom de René. Pour ce récit, je commencerai par le prénommer Joseph jusqu'à la fin du service militaire et ensuite, une fois à Paris, il deviendra René.

Les années livréennes

Le père de Joseph Lefeuvre s'appelle comme lui Joseph, c'est un petit patron maçon qui employait deux, trois ou quatre ouvriers suivant les circonstances et le travail. Issu d'une fratrie de sept fils, tous devenus maçons, il entend bien enseigner ce métier à son deuxième enfant à naître prochainement : Joseph Pierre Marie, celui-là même qui se fera appeler René à Paris.

Son épouse, Rosalie Dîné, est brodeuse. Ensemble ils habitent dans le bourg de Livré, dans la rue principale, celle qui relie les châteaux de Vitré et de Combourg, une maison qui porte désormais le numéro 24. La Grande Rue, est en fait une route départementale et de nombreux passants l'empruntent quotidiennement, à pied, à cheval, en attelage, voire parfois en automobile. La rue est empierrée mais l'été, à chaque passage d'une calèche ou d'un touriste en auto, un nuage de poussière s'envole et vient se poser dans la maison si les fenêtres ou la porte étaient restées ouvertes.



Joseph et Rosalie Lefeuvre

Rosalie donne naissance au petit Joseph le mercredi 20 août 1902 à Livré. Joseph est le 31^e enfant né dans la commune en 1902. Ils seront cette année-là 38. 37 de ses habitants y achèveront leur existence. Son père est venu le déclarer à la mairie avec comme témoins l'instituteur et secrétaire de mairie Ange Langlais, et Joseph Royer, cultivateur du bourg. Rosalie, débordante de tendresse envers ses enfants, est heureuse de voir que ce petit a l'air de bonne constitution, car son premier enfant, prénommé René, âgé de 2 ans a été victime d'une attaque de poliomyélite qui lui affaiblissait la vue.



La Grande Rue de Livré vers 1920 avec la maison de la famille Lefevre

Le même jour, le journal *Ouest-Éclair* publie en une un article intitulé « Les Bretons debout pour la liberté », sur la manifestation qui s'est déroulée la veille à Rennes et plusieurs autres villes de la région. Organisée par le directeur du quotidien, cette manifestation avait pour objectif de défendre l'école privée et s'opposer à la décision de l'État de fermer 2 500 écoles dites libres. La séparation de l'Église et l'État est encore loin. Les mentalités ne sont pas prêtes. L'homme politique de l'époque, car les femmes en sont encore écartées, peine à convaincre l'opinion publique d'évoluer vers plus d'égalité et de fraternité. Certains conservateurs veulent ne rien voir changer, rien de nouveau qui pourrait menacer leur argent, leur position sociale, leurs coutumes, leur religion.

Comme dans bon nombre de villages bretons, les journées se suivent entre travail, famille, religion. Six jours sur sept, les journées de travail sont très longues et les familles très nombreuses. Il faut beaucoup travailler pour gagner la nourriture de toute la famille. Tout le monde a un grand sens du devoir, devoir envers la famille, envers l'État et chaque dimanche, c'est le devoir envers la religion que le curé ou le vicaire vient rappeler à la quasi-totalité des habitants de la commune.

L'enfant est placé en nourrice chez les Jourdan dans une ferme à La Fauvelais à environ deux kilomètres du bourg. Plus que Marie la mère, c'est Rosalie Jourdan, la fille aînée de 17 ans, devenue infirme d'une jambe mal soignée à la veille de son mariage qui ne put avoir lieu, qui s'occupe du petit

Joseph. Curieux hasard que ce lien avec cette jeune femme qui porte le même prénom que la maman, comme si, malgré l'éloignement, l'enfant voulait se rapprocher d'elle. En tout cas, ce prénom marquera ce petit garçon pour la vie entière et quelques années plus tard une troisième Rosa entrera dans sa vie pour ne plus en partir. Il est précoce et parvient à marcher dès l'âge de 8 mois. Les premiers pas d'un nouvel enfant dans un monde nouveau, dans un siècle qui n'a que deux ans et qui ne se doute pas des malheurs qu'il va endurer.

A cette époque, si notre René célèbre se prénomme encore Joseph, Livré ne s'appelait pas encore « sur-Changeon » et comptait plus de 1 400 habitants dont un tiers habitant le bourg. Le maire se nomme Joseph Travers. Comme bon nombre de villages bretons, l'ambiance n'y est guère joyeuse, les journées se suivent entre travail, famille, religion et bien au loin des querelles stériles de politiciens bien nourris.

Un an après Joseph, une petite Alice vient agrandir la famille. Rosalie est contrainte d'arrêter de travailler pour élever ses trois jeunes enfants. Joseph et son épouse, bien que propriétaires de leur maison, font attention à ne pas trop dépenser. Et il y a toujours des dépenses imprévues, des médicaments, des vêtements déchirés par les enfants turbulents, des chaussures que l'enfance fait user tellement vite... Cette petite Alice épousera plus tard Armand Duriez en 1925 à Livré, puis Fernand Peyre en 1944 à Toulon, puis Maurice Moriceau en 1967. Institutrice dans le Var, elle restera toujours très proche de René Lefevre. Puis une petite Clémence naît en 1905. Malheureusement, celle-ci ne vivra pas bien longtemps. René, âgé de 3 ans, ne s'en souviendra qu'à travers les mots empreints de tristesse de sa mère. En 1907, c'est au tour d'Antoinette de venir au monde. Elle se mariera avec l'architecte Maurice Serre en Meurthe-et-Moselle et décédera à Paris en 1987. Puis, en 1909 Maria viendra compléter la famille et restera dans la région, avec son mari Pierre Lemoine, à Saint-Aubin-du-Cormier jusqu'à sa mort en 1959.

Dans ce coin des Marches de Bretagne, le pays se divisait en chouans et républicains. L'intolérance courait les rues de Livré-sur-Changeon comme dans beaucoup de villages de la région. René Lefevre raconte en 1985 sur France Culture, lors d'un entretien avec le poète André Laude, que « *Tout le pays était croyant à part trois personnes. Tout le monde était même pratiquant. C'était une sorte d'obligation d'aller à la messe le dimanche. J'ai entendu signaler en chaire de manière allusive, mais très nette, des personnes qui auraient manqué deux ou trois fois la messe. En ce temps-là, les attaques contre l'école laïque étaient presque permanentes au sermon du dimanche. L'école sans Dieu semblait être une fabrique de voyous, et être révolutionnaire c'était être républicain.* »

Joseph fréquenta l'école laïque de Livré selon la conviction de ses parents mais aussi parce qu'il n'y avait pas encore d'école libre pour les garçons. Cependant, grâce à une cousine de sa mère qui avait un fils prêtre et qui lui apprit le catéchisme, il put finir premier lors de sa première communion. Être républicain n'était pourtant pas incompatible avec la foi chrétienne. Rosalie, bien que catholique, avait mal vécu son enfance à l'école libre, avec ses injustices, les brimades et les coups portés sur les élèves par de méchantes bonnes sœurs.

Rosalie aimait la lecture et transmet cette passion à ses enfants. *Le Tour de France par deux enfants*, lu à l'école, ne suffisait pas à Joseph. Il dévorait tout Pierre Loti et commença assez tôt à réfléchir sur la condition humaine.

Joseph père était un patron maçon reconnu pour son sérieux. Avec lui les murs étaient épais d'au moins cinquante centimètres. Les paysans qui l'employaient n'hésitaient pas à lui apporter régulièrement une bolée de cidre de leur production, surtout l'été quand le soleil frappait dur sur les corps au travail depuis 7 heures du matin et jusqu'à 19 heures.

En 1910, le bâtiment des PTT (Postes télégraphes et téléphones) est inauguré. Ce projet avait été décidé au conseil municipal d'août 1902, quasi au moment même où le petit Joseph naissait. Il avait entraîné une forte résistance de la part du curé et de ses paroissiens qui craignaient que ce bâtiment ne vienne défigurer l'église et que le calvaire en soit déplacé. Cela explique la lenteur de la mise en œuvre de cette décision. C'est son père Joseph Lefeuvre qui l'a construit et Rosalie et lui sont fiers d'être ainsi remerciés par les officiels réunis pour cette célébration. Joseph est un maçon sérieux, qui ne lésine pas sur les matériaux pour rendre ses constructions les plus solides possibles. « Pas un mortier sans cailloux, pas un caillou sans mortier », telle était sa devise.

Parmi les souvenirs d'enfance de Joseph, il y a ce grand-frère René, un peu fragile depuis sa naissance et qui est mort tragiquement à l'âge de 10 ans en juillet 1910. En jouant avec le feu dans la cheminée, celui-ci a pris dans ses vêtements. Rosalie, occupée dans le jardin et alertée par ses cris eut beau l'éteindre, le feu provoqua de graves brûlures aux mains et à la tête de l'enfant. Puis, un malheur n'arrivant jamais seul dit-on, le tétanos s'installa dans la plaie. Le chagrin broya Rosalie. Un enfant n'oublie jamais les larmes de sa maman. Le jeune Joseph sera profondément marqué par ce drame au point de s'appropriier le prénom de ce grand frère qu'il voyait comme un modèle.



De gauche à droite : Joseph et René Lefeuvre

Le Bourg.

AN	NUMERO	NOM	PRENOM	DATE	PROFESSION	RESIDENCE	REMARQUES
1911	211	DANGE	Edou	1857	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	212	Arboulet	Maria	1859	ouvrière	Le Pommery	veuf
1911	213	Bouss	Rosalie	1871	ouvrière	Le Pommery	veuf
1911	214	Bouss	Adolphe	1871	ouvrier	Le Pommery	veuf
1911	215	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	216	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	217	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	218	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	219	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	220	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	221	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	222	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	223	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	224	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	225	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	226	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	227	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	228	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	229	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	230	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	231	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	232	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	233	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	234	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	235	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	236	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	237	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	238	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	239	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	240	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	241	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	242	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	243	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	244	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	245	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	246	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	247	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	248	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	249	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf
1911	250	Guillemet	Henri	1874	ouvrier	Châteaugiron	veuf

Au recensement de 1911, Joseph habite toujours la même maison à Livré avec ses parents et Alice. « La maison natale est plus qu'un corps de logis, elle est un corps de songes. » écrivait Gaston Bachelard. Là encore, longtemps après être devenu adulte, Joseph gardera en mémoire chaque pièce de cette maison, sa chambre dans laquelle il lisait, s'échappant parfois des pages pour rêver d'un avenir plein d'espoir et de joie, la salle à manger avec la photo de mariage de ses parents. C'est dans cette maison qu'il pouvait humer les bonnes odeurs de cuisine de sa mère, ressentir sa main dans ses cheveux, et celle de son père, plus rêche, abîmée par la pierre et la chaux. L'atelier de son père était rempli d'outils dont il en ignorait l'usage. Le sol en terre battue, la poussière accumulée, le bois des étagères, son nez en a conservé la trace.

Le couple Lefeuvre loge également leurs trois ouvriers maçons, les frères Goupil de Châteaugiron et un autre homme de Saint-Pol-de-Léon. Souvent ces ouvriers rentrent complètement alcoolisés et importunent sa mère. A l'époque les méfaits de l'alcool touchent presque toutes les familles bretonnes. Cette vision sera pour René à l'origine de sa phobie de l'alcool.

Joseph, le père, est mobilisé le 12 août 1914. Il quitte Vitré pour aller à Montebourg dans la Manche puis vers Le Havre, rejoindre le 76^e Régiment d'infanterie territoriale. Après plusieurs replis et

changements de régiments entre 1914 et 1918 vers Dunkerque et la frontière espagnole, Joseph aura combattu dans de multiples lieux vers la Belgique et les Flandres. Avec ses 1m59, le vaillant soldat échappera à la mort, aux blessures, aux intoxications au gaz pendant diverses opérations et ne rentrera de la guerre qu'un mois avant l'armistice.

En 1916, à Mécé, à quelques kilomètres de Livré, le grand-père paternel Jean-Marie Lefeuvre, maçon lui aussi meurt à l'âge de 68 ans. Son fils prisonnier n'est pas présent à l'enterrement. En septembre de la même année, Joseph-René quitte l'école de Livré pour passer une année scolaire à Rennes dans une école paroissiale, en logeant chez la Tante Helleu, une femme sévère et autoritaire, qui en fait était une cousine de sa mère. Il assistera aux cours de l'école des Beaux-Arts dans l'ancien couvent des sœurs de la Visitation de Sainte-Marie de Rennes, rue Hoche. Il y apprendra également à nager et prit plaisir ensuite à traverser l'étang de Changeon. Un jour il put même sauver de la noyade un pêcheur qui vit sa barque couler au milieu de l'étang. Cet étang poissonneux et le ruisseau en aval furent aussi le lieu d'apprentissage de la pêche avec son père et ses camarades. Comme plusieurs familles livrées, ses parents y venaient quelques fois aux beaux jours pique-niquer le dimanche et, après la sieste sous les arbres, l'après-midi s'écoulait entre jeu de palets et pêche au gardon.

En mars 1917, en pleine guerre mondiale, la révolution russe est en marche et le tsar renversé. Le journal *Ouest-Eclair* du 17 mars affiche en une le gros titre « Une révolution libératrice vient d'éclater en Russie ». Ce titre ne signifie pourtant pas que le journal conservateur soutient les révolutionnaires. C'est plutôt le contraire et les journalistes du quotidien n'hésitent pas à évoquer les « monstres sanguinaires » qui sévissent là-bas. Mais le jeune Joseph commence à s'intéresser à ces hommes qui ont vaincu la noblesse avec le projet d'une vie meilleure, comme en France les révolutionnaires de 1789.

L'époque est vraiment triste, avec tous les jours des nouvelles du front d'une guerre qui semble ne devoir jamais finir. Avec parfois le facteur ou le maire qui apporte des mauvaises nouvelles d'un voisin. Les enfants conservent pourtant leur part d'insouciance et de joie, les adolescents un peu d'enthousiasme et d'appétit d'espoir, une capacité à se débrouiller seul malgré le contexte. A 15 ans, pour ramener un peu d'argent à sa mère, restée seule depuis trois ans déjà, Joseph est allé se faire embaucher comme commis au Crédit Lyonnais.

En octobre 1918, sur l'ordre de son père revenu de guerre, il quitte son emploi à la banque et, ne voyant pas alors ce qu'il pourrait exercer comme autre métier, Joseph devient apprenti maçon chez ce père, lui-même fils de maçon et petit-fils de maçon. Cela ne l'enchanté que très peu et il en pleure beaucoup. Les journées de travail sont alors de onze heures voire plus. La fatigue physique lui pèse beaucoup. Il prévient son père qu'il ne restera pas maçon toute sa vie et qu'un jour il ira à Paris. Ses mots sont durs et touchent intimement son père qui a tant espéré de ce fils pour prendre sa suite. René aurait aussi aimé être instituteur ou professeur, mais sa sœur Alice, un an plus jeune, avait déjà choisi cette voie, et les parents n'avaient pas les moyens de payer pour un deuxième étudiant. Joseph sent bien pourtant que son appétit de connaissances ne peut être rassasié suffisamment au pied d'un mur à construire.

Les hommes revenus de la guerre reprennent rapidement le travail et la routine monotone des journées de labeur. Du lever au coucher du soleil, la population paysanne s'affaire dans les champs pour cultiver la terre, labourer, semer, moissonner, faner, couper du bois pour la cheminée, traire les vaches deux fois par jour, réparer une clôture, etc. Alimenter les animaux se dit les soigner, on soigne les vaches, les lapins, les poules, la jument. Garder les vaches dans les champs est du ressort des enfants. Les conditions de vie étaient assez médiocres. Toute la famille, y compris les grands-parents, vit dans une seule et même pièce, souvent en terre battue et éclairée simplement par le feu de la cheminée. La nourriture est essentiellement à base de lard, de galettes de sarrasin et de volaille, la volaille que l'on élevait et le cochon qu'on tuait annuellement.

La jeunesse livréenne d'alors, comme d'ailleurs toute la jeunesse de France vivant en milieu rural, s'ennuie beaucoup et n'a que peu de possibilités pour se distraire. Après les longues journées de travail éreintantes, la plupart n'aspire qu'à un peu de repos. Certains vont le chercher au café pour discuter avec les autres consommateurs, d'autres comme Joseph se plongent dans la lecture. Le dimanche matin, il y a la messe pour certains. Et l'après-midi se déroule tranquillement entre les parties de palets ou de cartes, la pêche ou la baignade dans l'étang de Changeon. Parfois, un bal est l'occasion de bien s'habiller pour les jeunes gens qui se retrouvent et viennent valser en espérant faire une belle rencontre amoureuse.

Et puis, la période de l'adolescence est faite de questionnements parfois angoissants sur la sexualité. Joseph commence à comprendre qu'il préfère les garçons, au départ d'un jeune instituteur pour qui il ressentait des sentiments amoureux. Mais la morale de l'époque ne permettait pas d'afficher de tels sentiments homosexuels. Pire, s'afficher comme homosexuel était un délit et le sera encore jusqu'en 1982. Il lui a fallu attendre de nombreuses années avant de pouvoir vivre sans se cacher et vaincre un peu cette honte et cette solitude affective qui accompagnaient alors tous les homosexuels.

Les étés 1919 et suivants furent marqués dans chaque village de la région par les fêtes de la Victoire. Joseph y allait dans un village à l'autre, à bicyclette ou à pied, en compagnie d'une douzaine de garçons et de filles pour aller danser et profiter de bons moments. Selon lui ça se passait d'une manière très charmante, et il avait de bons camarades, garçons et filles. Il en a gardé, jusqu'à la fin de sa vie, un assez bon souvenir. Ces fêtes furent l'occasion d'ériger les monuments aux morts que l'on voit encore dans chaque bourg. Parfois on plantait un « chêne de la liberté » et la soirée se clôturait en général par un bal et un feu d'artifices.

Ces années-là, Joseph se rend de temps en temps à Rennes pour en arpenter dès que possible les rues, et ses promenades le conduisent régulièrement chez un bouquiniste non loin des quais de la Vilaine. L'ouvrage de Renan *La vie de Jésus* l'a profondément marqué au point de le transformer en incroyant, au grand dam du vicaire de l'époque qui lui en fit le reproche.

En 1920, par un décret du 20 août publié au Journal officiel du 16 septembre, après vote en conseil municipal, Livré est rebaptisée Livré-sur-Changeon en même temps que 16 autres communes d'Ille-et-Vilaine.

Les premières années parisiennes

Le village de Livré est bientôt trop petit pour les appétits d'aventure et c'est de Paris que le jeune Joseph rêve souvent. Les lectures d'enfance marquent profondément le caractère et le comportement d'un enfant. Et Joseph sait que le service militaire est une opportunité pour voir du pays, alors il s'inscrit en préparation militaire pour être en mesure de choisir son affectation.

Le 1^{er} novembre 1922, il arrive au 103^e régiment d'infanterie dans la caserne Penthievre à Paris, avec le numéro de matricule 817. Il mesure 1m60, ses cheveux sont châtain et ses yeux gris. Après avoir découvert sa chambrée d'une dizaine de lits bien alignés, comme tous ses congénères il va percevoir son paquetage chez le fourrier. Il y a entre autres sa tenue de grosse toile résistante et son casque de couleur gris-bleu, son fusil équipé d'une longue



baïonnette effilée, ses chaussures montantes. Il y restera un temps avant d'être affecté à la caserne du mont Valérien.

En arrivant à Paris comme soldat, la première sensation que le jeune provincial a eu, c'est l'obscurité dans le métro. L'impression a été plutôt triste. Il pensa alors « c'est ça s'enterrer dans Paris ! » Au même moment, en Italie un certain Benito Mussolini installe le fascisme au gouvernement. Les milieux politiques français considèrent que l'on entre alors dans une voie dangereuse...

En 1923, Joseph alors affecté à la caserne de Rueil, compte tenu peut-être de son niveau d'instruction, est nommé caporal, puis en 1924, il passe quelques mois au 5^e RI avant de terminer son service en mai.

A Paris pendant dix-huit mois, Joseph profite de ses permissions pour assister à de nombreux spectacles, en particulier à la Comédie française. Les militaires ont des places réservées dans les théâtres, souvent juste en face de la scène. Alors Joseph et ses amis en profitent et assistent chaque dimanche à divers spectacles. En 1923 par exemple, à la Comédie française on joue *Les deux Trouvailles de Gallus*, une pièce peu connue de Victor Hugo. Au théâtre des Variétés c'est *Ciboulette*, une opérette en trois actes de Reynaldo Hahn, qui est à l'affiche.

Lors de ses permissions, pour assouvir sa passion pour la lecture, Joseph rentre en train avec un paquet de livres achetés sur les quais de Seine et quelques revues politiques. Il en discute le soir avec son ancienne institutrice et un jeune instituteur présent à Livré à cette époque. Le receveur des Postes lui fait découvrir la revue *Le Progrès Civique*, hebdomadaire indépendant, situé politiquement entre radicaux socialistes et socialistes.

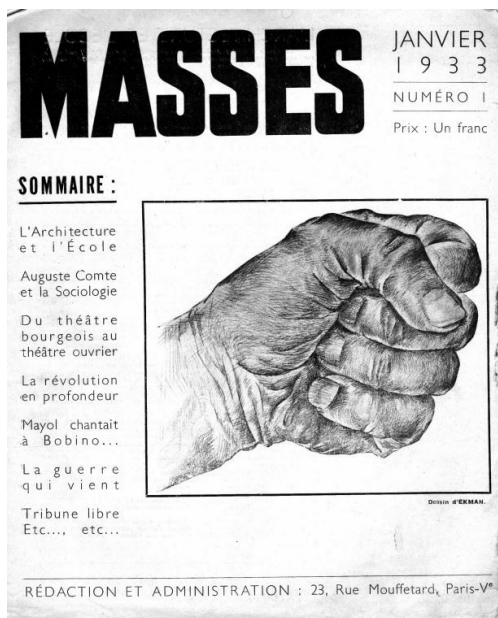
Pendant cette période Joseph Lefevre commence à se forger une opinion politique favorable à la révolution soviétique en lisant le *Bulletin communiste* de Boris Souvarine, militant exclu du Parti communiste – dont il était pourtant l'un des fondateurs – en 1924, en opposition à la prise du pouvoir par Staline à Moscou. Il lit beaucoup et le *Jean Christophe* de Romain Rolland le convainc d'un idéal pacifiste et humaniste. En mai 1925, il put apprendre dans le journal *L'Humanité* qu'une ouvrière sardinière du Finistère, veuve de guerre, nommée Joséphine Pencialet a été élue conseillère municipale à Douarnenez sur une liste communiste, alors qu'à cette époque les femmes n'avaient ni le droit de vote, ni celui d'être élues. Bien entendu, cette élection fut annulée mais elle fait figure de précurseur aux combats féministes des 20^e et 21^e siècle.

Après un court passage dans la franc-maçonnerie, dès sa sortie du régiment, dans l'objectif principal de se faire de nouveaux amis, il crée son entreprise de bâtiment en banlieue avec deux ou trois ouvriers mais fait faillite en 1928 après trois années d'exercice. La crise économique était bien présente, les clients payaient moins bien et faute de pouvoir payer toutes ses traites, René dû poser la truelle, dans un désarroi le plus total.

L'épouse d'un de ses amis francs-maçons qui l'avait pris en amitié profonde, artiste peintre, avait compris qu'au-delà de cet échec qui l'avait complètement démoralisé, il y avait aussi une souffrance morale autour de la question sexuelle. Cette femme sut aborder ouvertement ce sujet délicat avec René, contrairement aux gens de la campagne extrêmement rigides sur ce sujet, lui remonter le moral. Pendant quelques mois, elle le fit travailler, en coup de main comme dessinateur en tissus. Il se fait ensuite engager comme commis dans une maison de granito et mosaïque.

En 1930 et 1931, la France commence à ressentir les effets de la crise de 1929 née aux États-Unis. La production baisse, le chômage augmente. L'extrême-droite profite de la crise. Joseph s'engage plus avant pour défendre les pauvres gens qui ont du mal à joindre les deux bouts et qui vivent souvent dans des conditions précaires. Révolutionnaire autodidacte et aussi intéressé par les différents domaines de

la création artistique, il devient secrétaire de l'association des Amis de la Revue *Monde*, hebdomadaire communiste, plutôt littéraire et artistique, avec aussi une partie politique, fondée en 1928 par Henri Barbusse. Dans cette association, qui compte autour de 800 membres, Joseph Lefevre, qui n'aimait pas son prénom et sans doute en hommage à son grand-frère décédé, prend le pseudonyme de René Lefevre. Boulimique de connaissances, s'intéressant aussi bien à la littérature, qu'à l'architecture en passant par la peinture et le cinéma, il fut l'un des animateurs acharnés de toutes sortes de conférences, visites, séances théâtrales, projections, avec parfois des films russes qui ne pourraient jamais passer dans une salle de cinéma. Conseillé par Marcel Carné, pas encore connu comme réalisateur, ces soirées sont l'occasion pour René de montrer des films rares, en dehors de tout circuit commercial. La première soirée organisée ainsi fut un grand succès puis qu'elle a réuni plus de 700 spectateurs, dont une bonne partie en dehors de la salle. C'est dire l'appétit de culture de la France d'alors. La réflexion, le partage des idées, l'échange, c'était la passion de René Lefevre, jusque tard le soir malgré la fatigue. Ces échanges sont souvent très riches et René se décide alors à en publier les travaux en créant la revue *Masses* avec l'aide des imprimeurs de *Monde*.



Premier numéro de la revue *Masses* en janvier 1933

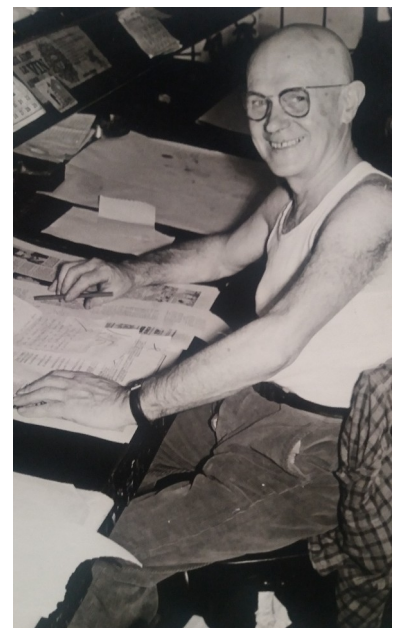
La revue *Masses*

En janvier 1933, la revue *Masses* est créée en référence au magazine de gauche américain *New Masses* qui était publié à New York. L'équipe de rédaction précise dans un article du premier numéro intitulé *Ce que nous voulons faire* : « Les hasards de l'action politique, des études sociales, de l'amitié réunissent quelques travailleurs manuels et intellectuels. Ce sont tous de jeunes gens. Ces jeunes gens prennent l'habitude et le goût du travail collectif. Ils organisent des groupes d'études ; ils fondent une revue. » Peut-être peut-on penser que l'éloignement progressif depuis les années 1880 entre manuels et intellectuels, le monde intellectuel dédaignant le prolétariat, a conduit la France vers l'égoïsme, l'intolérance, le rejet de l'autre et le repli sur soi. Et voilà lui René, ancien modeste apprenti maçon, monté à Paris, formé en autodidacte, en contact avec des intellectuels comme la philosophe Simone Weil ou

l'ethnologue et politicien Jacques Soustelle.

L'objectif pour ces jeunes gens est de regrouper travailleurs manuels, ouvriers et paysans avec les intellectuels pour s'enrichir mutuellement de connaissances, s'élever ensemble et repenser l'éducation, la culture, le pacifisme en espérant « l'avènement d'une société socialiste, c'est-à-dire parfaitement humaine. » L'URSS est alors pour eux un modèle, décrié forcément dans les milieux conservateurs et bourgeois. Ils cherchent également à défendre « contre les calomnies bourgeoises l'effort fait par l'URSS pour édifier une société sans classes, en opposant la vérité au mensonge. » Cette recherche de la vérité, René Lefevre la conservera comme ligne de conduite même quand il s'agira de dénoncer les dérives du stalinisme.

La revue *Masses* traite de nombreux sujets très variés : la politique bien-sûr avec des études des textes de Marx et Engels, mais aussi des



René Lefevre au travail

actualités sociales dans différents pays comme l'URSS, l'Allemagne, l'Espagne, et même Cuba et le Mexique avec des articles de Jacques Soustelle, qui écrit sous le pseudonyme de Jean Duriez (ce pseudonyme lui a été attribué par René Lefevre et c'est le nom d'un de ses neveux, encore enfant). Au-delà de la politique des sujets comme la philosophie, l'architecture, l'Histoire, la culture, et déjà dès juin 1933, des enquêtes sur le nazisme en Allemagne et du danger de ses slogans appelant au sang contre les juifs.

Le portrait de Hitler dans plusieurs numéros de la revue se voulait une alerte, malheureusement elle ne fut pas écoutée. Personne alors, dans le camp conservateur, ne pouvait penser que les communistes pouvaient avoir raison. Écouter son opposant peut parfois être utile... Et quand, en 1933, le pape eut béni celui qui déjà affichait sa volonté de détruire les Juifs, la plume d'un certain Henry-Lecomte s'indigna de façon virulente. René Lefevre appartient alors à cette gauche qui, la première, dénonce la proximité entre « fascisme brun » hitlérien et « fascisme rouge » stalinien.

Autour de *Masses*, qui a son siège dans un appartement exigü, que René Lefevre loue contre un loyer de 3 000 Francs par mois, au 23 de la rue Mouffetard à Paris où il habite, il y avait aussi des consultations juridiques, de l'enseignement en économie politique, en sociologie, en architecture, des groupes de réflexion sur tous ces sujets, mais aussi en espéranto, en mathématiques, le tout organisé gratuitement dans le but de partager les opinions et d'alimenter la revue. Des repas sont même organisés mensuellement pour un prix modique. On sent derrière les lignes de ces articles une volonté de fraternité vers un monde meilleur débarrassé des guerres et des inégalités. On sait maintenant que ces expériences ambitieuses ont tourné court, mais comme l'écrivait plus tard Michel Le Bris, évoquant 1968 : « L'utopie toujours nécessaire, n'en déplaise aux maîtres penseurs. »

René Lefevre aime cette rue Mouffetard. On est rive gauche, dans le Quartier latin. La « Mouffe », c'est aussi un marché que René aime à arpenter. Non loin de la Contrescarpe, l'ambiance est familiale et tout le monde se connaît, s'entraide. Un « esprit village » comme dans de nombreux quartiers parisiens. Chaque nouvel arrivant à Paris, émigré de sa province, essaye d'y recréer la vie du village qu'il a quitté en Bretagne, Auvergne, Alsace, Normandie, etc.

René Lefevre utilisait régulièrement ses deux prénoms. Au sommaire de la revue *Masses*, dans ce qu'on nomme dans le jargon journalistique « l'ours », le directeur de la publication était René Lefevre, quand la personne chargée de collecter les abonnements était J. Lefevre. Astuce sans doute pour faire nombre parmi les responsables du journal.

Dans les numéros 5 et 8 de la revue, René Lefevre lança une campagne pour la libération de Victor Serge, de son vrai nom Viktor Lvovitch Kibaltchitch, un révolutionnaire de parents exilés russes en Belgique, qui fut proche des anarchistes de la Bande à Bonnot dans sa jeunesse en France, devenu marxiste, entré en Russie en 1919 et devenu membre de l'opposition à Staline, animée par Léon Trotsky. Victor Serge dénonce les dérives staliniennes de l'État soviétique et ses conséquences désastreuses. En 1928, Victor Serge est exclu du Parti communiste russe et n'a pas l'autorisation d'émigrer, en 1933 il est condamné à trois ans de déportation dans l'Oural à Orenbourg. Ses manuscrits lui sont confisqués par la police. S'en suit une campagne internationale pour le faire libérer, à laquelle René Lefevre a activement participé. En France, le Parti communiste verra d'un mauvais œil cette prise de position allant à l'encontre de la « ligne du parti » et demandera à ses adhérents de ne pas participer aux groupes de réflexion organisés par René Lefevre.

La revue *Masses*, entre 1933 et 1939 s'interrompt et reparaît régulièrement selon les disponibilités financières de René Lefevre qui consacre entièrement son argent à ses revues, car en 1934 il crée également la revue *Spartacus*. Rosalie, la mère de René lui envoie régulièrement des colis avec toutes les bonnes choses qu'une maman peut envoyer à son fils chéri. La publication de la première série de

voit, contrairement à la révolution, la réforme comme ne visant qu'à « supprimer les abus du capitalisme, et non le capitalisme lui-même ». Elle fait ressortir les contradictions du capitalisme et son inhumanité. « La liberté n'est rien pour personne, si elle n'est pas la liberté de celui qui pense autrement. »

En 1916, Rosa Luxemburg cofonde la Ligue spartakiste, en référence à Spartacus, meneur d'une des plus grandes révoltes d'esclaves à Rome, source d'inspiration pour les communistes. Au programme de ce groupement vite censuré par le gouvernement allemand, le pacifisme et l'arrêt de la guerre, ainsi que la transmission du pouvoir aux ouvriers par un système de démocratie directe avec les conseils ouvriers. Ce programme sera porté ensuite par ceux que l'on nomme « communistes de conseils » ou bien « conseillistes ». Le titre de cette revue *Spartacus* est bien sûr choisi par René Lefeuve en hommage à la Ligue spartakiste de Rosa Luxemburg.

Hannah Arendt louait sa « vision pénétrante de la nature de l'action politique ».

De 1936 à 1939

Au recensement de 1936, René Lefeuve habite toujours le 23 de l'étroite rue Mouffetard où il est enregistré comme célibataire sans profession. Dans le même immeuble vivent des repasseuses, des femmes de ménage, des garçons de café, des manœuvres, des ouvriers, le Paris qui travaille dur, celui qui enrichit les industriels.

En février 1936, René Lefeuve évoque dans sa revue *Masses* les nouvelles formes de contestation apparues dans d'autres pays d'Europe « Le mouvement lui-même cherche en tâtonnant de nouvelles formes d'action directe adaptées aux nécessités de la crise. Dans certains mouvements revendicatifs qui se sont produits en France, en Angleterre, en Belgique, en Hongrie, en Suisse, les ouvriers ont occupé pendant plusieurs jours les usines ou les mines. »

La contestation s'accroît sans cesse pour atteindre jusqu'à 12 000 grèves et 2 millions de grévistes sur toute la France, dont la moitié en région parisienne.

Début mai, les élections législatives sont un raz-de-marée pour la gauche qui emporte une large majorité des sièges (386 élus sur 608 : 149 socialistes, 72 communistes, 56 divers gauche et 109 radicaux). Le Front populaire amène alors au pouvoir un gouvernement comprenant des socialistes, des communistes et des radicaux, parti des classes moyennes modestes – avocats, commerçants et fonctionnaires –. Des lois sont rapidement votées pour améliorer le sort des salariés : revalorisation des salaires, exercice du droit syndical, élection de délégués ouvriers dans les établissements de plus de 10 salariés, congés payés accordant quinze jours de vacances aux salariés et la loi fixant à 40 heures la durée hebdomadaire du travail.

Dans les villes, l'été 36, il y a une telle envie de se libérer de la fatigue du travail à l'usine que l'époque, pour les ouvriers et les ouvrières, est à la joie, le rire et la danse plutôt qu'au combat syndical ou politique. Grâce au *Billet populaire de congés annuels* les ouvriers viennent sur les plages rejoindre la bourgeoisie, dans une promiscuité qui ne peut que déplaire à cette classe plutôt habituée à l'entre-soi. Les auberges de jeunesse et les colonies de vacances se développent. Certains Parisiens partent en vélo camper sur les bords de Marne.

Même si René Lefeuve et Simone Weil ont partagé le même enthousiasme pour la grève générale spontanée de mai-juin 1936, puis pour la révolution espagnole, leurs relations se sont distendues par la

suite. Après que René Lefevre ait annoncé son homosexualité à Simone Weil, il ne fut plus invité chez les parents de cette dernière.

A partir d'octobre 1936, la revue *Spartacus* prend la forme de « cahiers mensuels », vendus 2 francs, d'une soixantaine de pages pour éditer des textes « marxistes non dogmatiques » peu connus et souvent inédits en français. Le premier de ces *Cahiers Spartacus*, qu'il souhaite désormais mensuels : *16 fusillés à Moscou*, de Victor Serge, relate le premier grand procès-spectacle de Staline. Victor Serge, emprisonné et déporté en Sibérie, vient à peine d'être libéré par l'Union soviétique, après une campagne internationale de plusieurs années.

René Lefevre et ses amis rédacteurs de *Spartacus* prennent position contre le franquisme dès le début de la guerre d'Espagne. Ainsi en 1936, à peine fondées, les éditions Spartacus publient *Au secours de l'Espagne socialiste*, sous la plume de Jean Prader pour réagir contre la politique française de « non-intervention ». Cette guerre civile contre le fascisme portait une forme d'espoir romantique, relatée par Malraux dans son roman éponyme mais aussi par René Lefevre et ses amis socialistes et communistes. Mais la victoire de Franco marquera aussi le début de la fin pour les espoirs révolutionnaires, quand dans la foulée Hitler envahit la Pologne.

René Lefevre n'a jamais digéré l'accueil fait en France aux révolutionnaires vaincus par le fascisme en 1939. Parqués dans des camps de concentration à Argelès-sur-Mer ou Saint-Cyprien d'une manière absolument ignoble par le gouvernement français de l'époque. Ses amis et lui ont réussi à en faire évader quelques-uns, mais certains n'ont pu être sauvés et ont été livrés aux Allemands...

En juillet 1938, en désaccord avec le gouvernement socialiste, la Gauche révolutionnaire quitte la SFIO pour créer sa propre formation le Parti socialiste ouvrier et Paysan (PSOP). Immédiatement, René Lefevre se charge d'éditer une revue intitulée *Juin 36* qui en sera l'organe officiel.

Ses responsabilités de directeur de publication entraînaient régulièrement des attaques verbales ou écrites d'opposants et parfois des plaintes sont déposées. Le 18 juillet 1939, René Lefevre est condamné à six mois de prison et environ 6 000 francs d'amende pour délit de presse ou plus précisément pour un appel à la résistance contre la guerre. Il n'accomplira jamais cette peine du fait de la déclaration de guerre.

La captivité en Allemagne de 1940 à 1945

Mobilisé en septembre 1939, le brigadier Lefevre passe par Fougères pour percevoir son uniforme, puis par Nantes pendant un mois, avant d'être affecté dans les Flandres qu'il décrit comme « grasses, humides et venteuses mais hospitalières ». Il y couche « dans les draps d'un bon lit chez de braves gens » dont il apprécie le café matin et soir. Il lui est possible de venir à Livré-sur-Changeon en permission pour la fin d'année. Sa chère maman Rosalie est alitée, sa santé bien fragile l'inquiète beaucoup.

Lefevre est fait prisonnier le 28 mai 1940 à Furnes en Belgique, dans le contexte de la bataille de Dunkerque et l'évacuation de l'armée britannique, il parvient à s'évader le jour même. Il n'a pas pu être présent auprès de sa chère maman Rosalie qui s'éteint le 17 janvier 1940, à Livré à l'âge de 70 ans. Mais il est de nouveau fait prisonnier le 4 juin 1940 à Dunkerque. Il est alors emmené, sous le numéro 36 298, dans le stalag XB à Sandbostel dans le nord de l'Allemagne, à l'ouest de Hambourg et au nord de Brême où il restera cinq ans.

Le mot *stalag* est une abréviation de *stammlager* qui signifie camp principal, contrairement à *oflag*, abréviation de *offizierslager* pour les officiers. Plus de 30 000 soldats, dont 11 000 Français, sont emprisonnés dans le camp ou répartis dans les fermes des alentours ou dans l'industrie et dans les entreprises de l'économie de guerre allemande. Si la vie n'est pas aussi difficile que dans les camps de concentration et d'extermination, la vie en *stalag* est tout de même une vie de prisonniers. Si pour certains cela a été appelé de « longues vacances », René tient à préciser que c'étaient de tristes vacances. Un empêchement, des années de perdues, des occasions ratées sans doute.

Il écrit beaucoup de lettres à sa famille et ses amis pour rompre un peu l'éloignement. Il y a les *kriegsgefangenenpost*, ces courriers des prisonniers de guerre en trois volets, recto uniquement, pliés au format carte postale, et non cachetés. Il y a aussi les cartes postales de réponse, sans illustration, permettant d'écrire exactement sept lignes seulement. Les consignes sont d'écrire au crayon à papier ou de couleur violette pour faciliter la censure des autorités allemandes. Le courrier met environ trois semaines avant de parvenir à son destinataire. Les sœurs de René lui répondent de longues lettres où elles racontent leur quotidien et l'interrogent sur le sien. Maria vient régulièrement à Livré fleurir la tombe de leur mère Rosalie, elle raconte les progrès à l'école de sa fille Renée, lui prédisant de ne pas la reconnaître à sa libération. Parfois, elle lui envoie une photographie de la petite qui ne cesse de grandir. Alice s'inquiète pour l'avenir de son fils Jean, un peu plus tard elle présentera par écrit Fernand, son nouveau compagnon, et demande à René son avis, puis lui enverra une photo de son mariage. Antoinette doit également écrire à son mari Maurice, incorporé dans l'armée dans le service du Génie en sa qualité d'architecte. Toute la famille et ses amis s'inquiètent de ne pas recevoir de nouvelles, ils craignent toujours qu'il soit arrivé quelque chose de grave, comme un bombardement sur son campement. Régulièrement des colis sont transmis à René, par le biais de la Croix Rouge ou directement par ses amis ou ses sœurs grâce à la SNCF.

Toute sa famille et ses amis sont rassurés quand il envoie une photo de lui, seul ou avec ses camarades. Ils le voient ainsi pas trop amaigri, souvent avec le sourire. Ils voient que ce n'est pas la vie de pacha, mais René tient le coup et c'est ce qui leur importe. Bien entendu, tout le monde loue son courage et souhaite que la guerre se termine, mais les mois s'enchaînent et la paix ne demeure qu'un espoir. Les menus en captivité ne changent guère : le matin : pain noir, margarine et confiture. Le midi : patates en sauce uniquement. Le soir une rondelle de saucisson sur deux tranches de pain noir, rarement un peu de soupe au lait. Le dimanche midi, ils ont droit à 50 grammes de viande. Alors pour compléter ces maigres rations, les prisonniers sollicitent leur famille pour recevoir de la nourriture dans les colis. René, comme ces congénères, cuisine les morceaux de lard et le beurre qu'il reçoit de son père de temps en temps.

En France, le problème numéro 1 est le ravitaillement. Ceux qui habitent en campagne arrivent à se nourrir et à échanger de la nourriture de leur production contre du sucre, du café etc. Certains se mettent à fabriquer leur pain, leur beurre. Ils sont régulièrement visités par des citadins arrivant à vélo en quête de n'importe quelle nourriture. Mais ils ne peuvent pas satisfaire à toute la demande. Car en ville, il est très difficile de trouver de la viande, du lait, des vêtements, du beurre, du sucre, pour pas trop cher. Les prix flambent devant la rareté des produits. Antoinette indique qu'un costume coûte désormais près de 15 000 F. C'est l'époque de la débrouille, du marché noir et du troc. Ces problèmes se prolongent au fil des années de guerre et la population peine à apercevoir la lumière au bout du tunnel.

La Libération

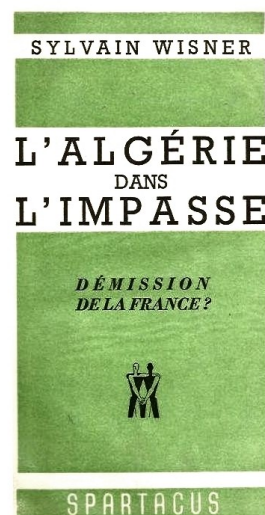
Comme plus de 3 millions de prisonniers, René Lefevre est libéré le 25 mai 1945 et rentre en France à Lille, tout maigre, avec sa petite valise, son calot et son manteau. Il découvre des magasins presque

vides et des prix ayant explosés. Le verre de vin coûte désormais le prix de la bouteille avant la guerre. Aux Actualités françaises, un reportage s'interroge sur ce retour d'un prisonnier « Sommes-nous prêts à l'accueillir ? ». En effet, absents depuis plusieurs années, bon nombre d'entre eux avaient été remplacés dans les emplois, dans les champs, et aussi parfois dans les lits conjugaux... René, comme prisonnier de guerre, bénéficie de cartes de priorité pour l'achat de vêtements et d'alimentation, à un moment où le rationnement se poursuit faute de production suffisante. Il retrouve alors son métier de correcteur, adhère à nouveau à la SFIO et reprend ses activités d'éditeur. Il est rapidement contacté par un des responsables du *Populaire*, Maurice Siegel, futur fondateur de la revue *VSD*, qui lui propose une place de secrétaire de rédaction dans cet organe de la SFIO. La revue *Masses* ressort, intitulée cette fois-ci *Masses - Socialisme et Liberté* sous l'égide du mouvement de Marceau Pivert : « Socialisme et liberté », avec toujours pour tâche de partager ses convictions révolutionnaires et internationalistes à l'intérieur du mouvement socialiste.

1945 est aussi une année d'épuration. Les collabos sont fusillés, certaines femmes ayant pour seul tort d'avoir aimé un soldat allemand, ou seulement suspectées, sont tondues en place publique. En novembre, Armand Duriez le premier mari d'Alice est fusillé par la résistance après un jugement expéditif à Périgueux. On le soupçonne alors de trahison conduisant au massacre de maquisards au village d'Espinasse dans la commune de Saint-Germain-du-Salembre en Dordogne. Ses biens sont confisqués mais un tiers de sa fortune revient à ses enfants, dont Jean. Alice appelle René à l'aide pour l'accompagner dans cette démarche auprès du notaire. Bien entendu, toutes ces histoires de guerre sont tuées dans les familles, la France d'alors veut se reconstruire sur l'oubli et le pardon, seuls les monuments aux morts et les différentes stèles à la mémoire des résistants fusillés peuvent les évoquer. Les anciens combattants se regroupent en associations dans chaque commune ou canton. René prend sa carte d'adhérent à l'amicale des anciens prisonniers de guerre des stalags XA, XB, XC située rue de la Chaussée-d'Antin.

En mai 1946, il publie aux éditions Spartacus, toujours farouchement indépendantes de toute organisation politique ou de tout mécénat, son ouvrage *La politique communiste - ligne et tournants*, dans lequel il dénonce avec force le manque de clairvoyance du Parti communiste qui selon lui « est resté fidèle à son orientation fondamentale unique et constante : le soutien de la politique étrangère de l'URSS quelle que soit son incidence sur les intérêts de la France et de la classe ouvrière française. » Perdu, depuis 1935, dans ses contradictions autour du pacifisme et de l'antimilitarisme, refusant de prendre les armes pour défendre les intérêts de capitalistes français, anglais ou américains, (« pas de chair à canon au profit du capital »), le Parti communiste finit par voter les crédits de guerre en septembre 1939. Plus loin, René Lefeuve insiste en précisant « Le nationalisme aussi bien que l'internationalisme du Parti communiste français ne sont que des façades et servent tour à tour à camoufler son asservissement aux manœuvres de la politique extérieure russe. Toute son histoire récente démontre qu'il ne soutient une politique « nationale » en France que dans la mesure où elle coïncide avec des calculs de messieurs Staline et Molotov. » René Lefeuve rappelle également qu'en juillet 1940, le Parti communiste, dans son journal *L'Humanité* clandestine invite les travailleurs français à sympathiser, voire fraterniser, avec les soldats allemands.

En juillet 1946, René Lefeuve habite 15 rue de La Huchette dans le 5^e arrondissement de Paris non loin du fameux Caveau de La Huchette où de nombreuses soirées endiablées regroupent en sous-sol tous les passionnés de jazz et danseurs de be-bop.



La guerre d'Algérie

Dès 1948, René Lefevre, en publiant *L'Algérie dans l'impasse* de Sylvain Wisner, attire l'attention sur la situation dans ce pays, cadenassé depuis 1830 par la colonisation et prévoit « l'explosion des forces mauvaises » et « tous les débordements »¹.

Ces débordements, provoqués par l'injustice et les discriminations dans le traitement des populations locales par des colons omnipotents et avides d'argent ont débuté six ans plus tard et on fait plus de 400 000 victimes dont 25 000 militaires français. Encore une fois, les prédictions de l'auteur et de son éditeur René Lefevre n'avaient pas été entendues.



De 1950 à 1953, il dirige un « mensuel d'information sur le monde antistalinien » intitulé *Information et riposte*.²

En 1950, René Lefevre achète alors un modeste appartement au deuxième étage du 5 rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie dans le 4^e arrondissement de Paris, dans le quartier, alors populaire, du Marais. Pierre Lemoine son beau-frère se charge de lui fabriquer les meubles qui lui sont nécessaires (armoire, bureau, 4 bibliothèques, 2 tables). Cet appartement avec deux chambres, un séjour, une cuisine et salle d'eau et un couloir se remplira bientôt de livres et de colis d'ouvrages à expédier, et servira

longtemps de salon pour ses amis et intellectuels de gauche et/ou homosexuels. Son père est content de lui consentir un prêt d'argent pour que son fils devienne propriétaire de son logement.

En 1955, René Lefevre démissionna de la SFIO pour marquer son opposition à la politique poursuivie en Algérie. Il ne se rapprochera pourtant pas du parti communiste, trop stalinien à son avis.

En mars 1956, René apprend par sa sœur Maria le décès de son père âgé de 82 ans. C'est elle et son mari Pierre Lemoine qui se sont chargés de l'héberger après ses soucis de santé dès 1951. En juillet, René passe des vacances chez sa sœur Alice qui possède un terrain acheté en 1934 et un petit cabanon dans l'île du Levant en face du Lavandou.

À la fin des années 1950, en 1957, pour préparer sa retraite, sur les conseils d'une amie, il achète un terrain rue du Moulin-Neuf à Boussy-Saint-Antoine, dans le département de la Seine-et-Oise devenu en 1968 l'Essonne, tout proche de l'Yerres, rivière affluent de la Seine, en lisière de la forêt de Sénart. Sur ce terrain, en bon maçon qu'il est toujours, René Lefevre va construire une maison tout en poursuivant son travail de correcteur la nuit et ses activités d'éditeur.

Fin mai 1959, c'est Maria, la petite sœur restée au pays à Saint-Aubin-du-Cormier, qui meurt. Toute la famille est bien attristée. René propose à sa nièce Renée, 23 ans, de venir chez lui à Paris.

¹ *Un éditeur pour le socialisme libertaire*, Jean Michel Kay, Conférence de l'Anarchist studies network, Nottingham, août 2009

² *Nouvelle histoire de l'ultra-gauche*, Christophe Bourseiller



Mais en mai 1960, il se blesse pendant les travaux. En voulant vérifier le travail des ouvriers chargés de poser des panneaux de fibrociment sur le toit, il a posé le pied sur un bastaing en bascule, chuté de trois mètres en se fracturant le coccyx et le pied. Accident bête qui lui occasionnera vingt mois d'hôpital et de rééducation à l'hôpital maritime de Berck et gardera un handicap au pied. Le chantier durera sept ans. Pendant son hospitalisation, il passe ses consignes à ses amis maçons italiens via un ami suisse qui parle la langue. René y prend un réel plaisir alors qu'il n'aimait pas

cela dans sa jeunesse. C'est une très grande maison – plus de 70 tonnes de béton – avec un appartement en location et un atelier d'artistes.

En octobre 1962, comme tous les dix ans, René est invité au rassemblement des classes 2 de Livré-sur-Changeon, avec tous les natifs du village nés dans une année terminant par 2. Tout comme en 1952, René n'a pas souhaité descendre à Livré pour cette occasion. Sa cousine Louise a bien essayé de le convaincre mais sans succès.

1967 - 1968

René Lefeuve devient retraité fin 1967. Il profite alors de son temps libre pour publier de nombreux ouvrages et terminer sa maison.

Ainsi de 1968 à 1979, c'est plus de cent titres qui sortent des éditions Spartacus, malgré qu'il a dû stopper sa production en raison de son accident. René Lefeuve porte à bout de bras ses éditions en faisant lui-même les colis de revues à expédier, ficelés avec de la ficelle de récupération. Serge Quadrupani indique que c'est vraiment avec des bouts de ficelles que René fait marcher ses éditions.

En 1968, il est bloqué chez lui à cause d'une nouvelle opération du pied, à la suite de l'accident du toit à Boussy. Il suit les Événements via les visites de ses jeunes amis. Mais de toute façon les manifestations n'ont jamais été sa tasse de thé.

Mai 68 voit la naissance du mot « gauchiste », pour englober socialistes, communistes dissidents, léninistes, trotskystes et maoïstes. Georges Marchais, futur secrétaire général du PCF, voit dans cette contestation « De faux révolutionnaires à démasquer »,³

Les accords de Grenelle marqueront la fin du mouvement mais l'amertume des grévistes ne s'éteindra pas de sitôt et le mécontentement continuera de couvrir à gauche, surtout depuis que le mot « gauchiste » est devenu quasiment une insulte proférée par les gens de droite.

Mais d'autres combats commencent à germer : le droit des femmes avec le MLF sous l'impulsion entre autres de Monique Wittig, le refus du nucléaire dès le début des années 70, le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) en 1971.

³ Cf. Jean-Michel Kay, *Le gauchisme en perspective*, préface de l'ouvrage de Richard Gombin intitulé *Le gauchisme, origines et perspectives*.

Les années soixante-dix

Dans les années 1970, il arrivait que se trouvaient réunis pour des déjeuners quasi quotidiens autour de la même table rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, des gens de l'extrême-gauche française, venus de toute la scène contestataire après 68, du FAHR aux trotskistes, en passant par l'ultragauche, avec aussi un ou deux amis artistes, et Maurice et Henriette Lefevre, des cousins originaires de Bretagne. Tous ceux qui ont un jour participé aux dîners donnés par René Lefevre dans cet appartement ne peuvent que s'en souvenir. Il préparait une bonne cuisine roborative. Certains ont encore en mémoire son poulet à l'estragon, son poulet aux pruneaux et ses steaks d'araignée, le morceau de bœuf qu'il préférait. Cuisine au beurre salé uniquement, comme tout bon Breton.

En début d'année, des cartes de vœux étaient transmises à René Lefevre, des relations dans le monde de la Gauche mais aussi des amis de Livré comme les époux Delamarre ou par Prosper Legeay, Livréen d'origine et chauffeur de taxi à Paris.



En 1972, René s'est laissé convaincre par sa cousine Louise Douard de venir au rassemblement des classes 2 de Livré-sur-Changeon. René, plus connu à Livré sous le prénom Joseph, retrouve ses conscrits et conscrits comme Joseph Chauvel, Clémentine Royer, Emilie Pontonnier. C'est la première fois qu'il revient à Livré pour les classes. Le costume élégant de René se remarque immédiatement et se démarque de ceux plus sombres des autres participants. Cela lui permet de paraître plus jeune. Sur la photo, il est à côté de sa cousine Louise Douard née elle aussi en 1902.

Les années quatre-vingt

En 1982, comme tous les dix ans, René revient à Livré pour les classes 2. A 80 ans, il fait partie des plus anciens. Bien rasé et toujours habillé très élégamment, très représentatif de ce qu'on appelait en province, avec une pointe de complexe, le « chic parisien », beaucoup ignorent tout de ses activités. Sa cousine Louise Médard n'est pas là, des soucis de santé l'empêchent d'être avec René ce jour-là. Quelques mois plus tard, c'est à son tour d'être hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Paris pour un orteil paralysé qu'il faudra amputer. René conserve un moral indomptable pour poursuivre ses activités d'édition

Sa cousine Louise, avec qui il a toujours entretenu de bonnes relations est décédée en août 1983. Ce départ a profondément touché René avec la nostalgie d'une époque heureuse. Il pleura beaucoup celle qu'il considérait comme sa sœur et avec qui il aura entretenu une longue amitié. Il sait que c'est la fin d'un cycle qui l'emportera lui aussi. Il se sent tout à coup vieilli.

René passe la première semaine d'août 1985 à Livré avec sa sœur Antoinette. Après un trajet en train de trois heures depuis Montparnasse, il descend à Vitré où l'attend un taxi pour rejoindre le village de son enfance. Il retrouve la vieille maison familiale inoccupée, pleine de souvenirs et de toiles d'araignée. Invité chez des amis il peut se délecter des galettes aux œufs cuites sur la « pierre »¹, plat breton traditionnel à la farine de sarrasin.

Le 23 avril 1988, devant un public nombreux regroupant famille, amis et différents responsables politiques et syndicalistes, René Lefevre, avec son béret, comme toujours vissé sur le côté gauche de la tête, en costume cravate sur une chemise jaune, a été l'un des orateurs de l'hommage à Daniel Guérin, son frère de lutte, son vieil ami-ennemi, lui aussi homosexuel, rencontré au siège des Amis de *Monde* en février 1934, à la période *Gauche révolutionnaire* de Marceau Pivert, décédé quelques jours auparavant, au Mur des Fédérés du Père Lachaise. Fatigué, il prononce son discours assis et a bien du mal à descendre de l'estrade malgré sa canne et l'aide de ses amis. Ce sera son dernier discours en public.

Le 3 juillet 1988 René Lefevre décède à 85 ans, des suites d'une péritonite, à l'hôpital à Paris dans le 12^e. Selon ses vœux, il a été incinéré au crématorium du Père-Lachaise au son de la 5^e Symphonie de Beethoven et ses cendres ont été réparties devant le Mur des Fédérés, lieu symbolique de la liberté et de la mémoire des Communards fusillés. La pluie qui accompagna cette dispersion des cendres de René Lefevre est comme une forme de présage de fertilité pour son combat et ses idées.

Conclusion

Petit, timide et modeste, René Lefevre a, le plus souvent grâce à ses revenus de salarié d'imprimerie, pendant plus de cinquante ans, œuvré en passeur pour l'échange des connaissances et des idées. Il était un social-démocrate de gauche qui se confrontait à travers ses publications aux théories marxistes, libertaires et luxembourgiennes. Mais l'essentiel, pour lui, c'était l'antistalinisme, l'anticolonialisme et le refus du fascisme.

Lui qui aurait aimé être un enseignant, René Lefevre a essayé toute sa vie, en bon éducateur, d'élever le niveau de connaissance et de conscience chez les travailleurs. « Mon but a toujours été d'apprendre moi-même quelque chose et de faire apprendre aux autres ce que j'apprenais en même temps qu'eux » disait-il.

La collection des quelques 250 ouvrages parus chez Spartacus, lui survivra et en sera le témoin pour de nombreuses années encore. Ces ouvrages ont marqué bon nombre de responsables politiques, en particulier au Parti socialiste. René Lefevre en a côtoyé les principaux dirigeants comme Pierre Mauroy, alors jeune responsable national des étudiants socialistes. Pierre Bérégovoy et Jean-Pierre Chevènement furent des abonnés. Quant à François Mitterrand, il n'était pas rare de le voir acheter des brochures Spartacus aux bouquinistes en allant à pied de la rue de Bièvre à l'Élysée après 1981.

Ces ouvrages sont la preuve que les différents travers des révolutions « communistes » étaient connus à l'époque et que les dirigeants d'alors n'ont pas voulu les voir. Cette clairvoyance est clairement à inscrire à l'actif de René Lefevre. Malheureusement, comme souvent, les visionnaires ne sont pas assez écoutés...

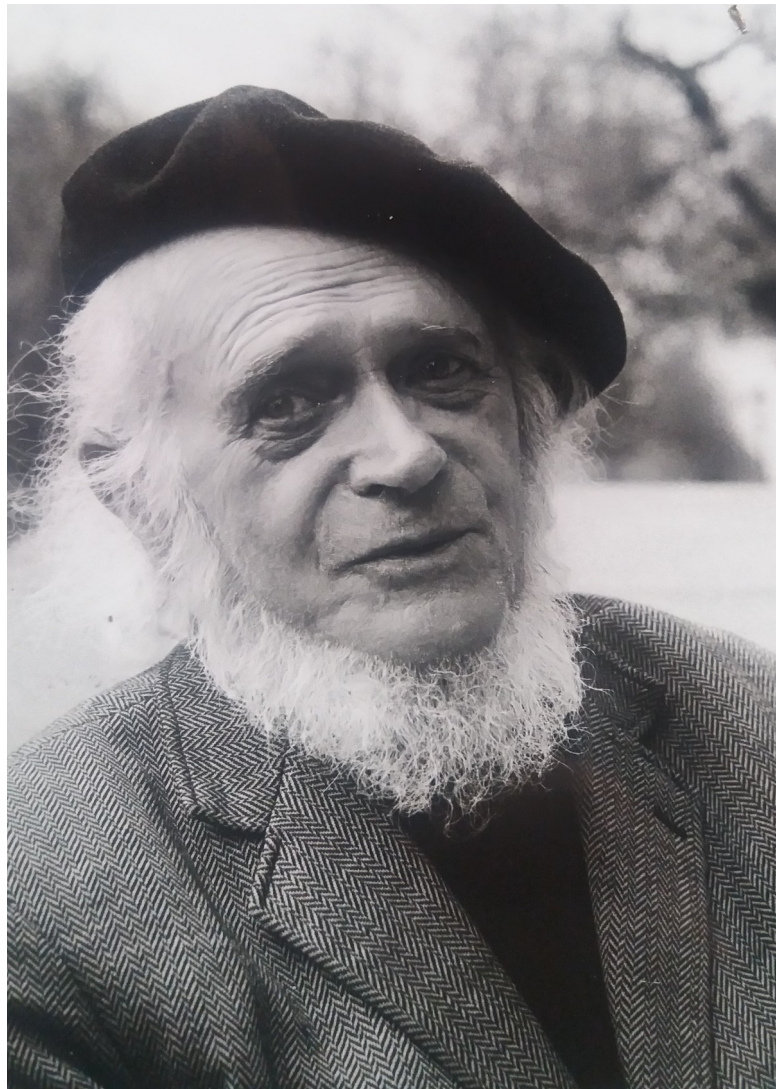
Animé par ce message de Rosa Luxemburg : « Il n'y a de liberté pour personne s'il n'y en a pas pour celui qui pense autrement. », René Lefevre a toujours œuvré pour réfléchir à un autre monde privilégiant la justice sociale. Il n'empêche que, par son activité éditoriale, il a largement contribué à faire vivre une radicalité anticapitaliste dont s'inspirent encore les responsables de la gauche et qui a exercé une réelle influence sur plusieurs générations de militants, que les gouvernements successifs s'entêtent à regrouper sous les étiquettes trompeuses de « ultragauche », « extrême-gauche » ou « black blocs » dans le but évident de les discréditer. Car comme l'écrit Serge Quadruppani : « A quoi sert l'ultragauche ? A cela au moins : nous débarrasser des réalismes mortifères. »

Un des défauts de ce siècle traversé par René Lefevre est le manque de tolérance dans les mentalités. Nul doute qu'à son niveau d'éditeur en contribuant aux débats politiques et sociétaux de cette époque, il a tenté d'ouvrir les esprits. Tout éclairé comme lui mérite le respect. Fidèle à ses idées de socialiste de gauche et à une éthique toute personnelle, il ne s'est jamais fourvoyé dans des compromissions d'appareils, de mandats électoraux ou d'argent. En quelque sorte, des personnages comme René Lefevre font honneur à ce que devrait être la gauche, non violente, tolérante et solidaire.

Rêver d'une autre société n'est pas faire preuve de naïveté. Au contraire, il est bien naïf de rester résigné pour ne rien changer, c'est justement ce que souhaitent toutes les forces économiques. Ouvrir les yeux de ses contemporains est une tâche noble. Son ami Jorge Valadas, écrivain portugais sous le

pseudonyme de Charles Reeve, affirmait en 1988 que « Le désir de changer le monde est indispensable à qui prétend vivre debout. » Et comme le dit le poète Georges Guillin : « On ne peut plus vivre naïvement le monde. »

« La vérité appartient à ceux qui la cherchent et non à ceux qui prétendent la détenir. » disait Condorcet. René Lefevre s'approchait sans doute de la vérité, mais une vérité qui dérangeait les puissances de l'argent. Il est important que cela soit dit.



Sources :

- Photographie de couverture : Marcel Cerf
- Entretien radiophonique de René Lefeuve avec André Laude, 31 mai 1985 (Les nuits magnétiques, France culture)
- *Un militant nommé Lefeuve*, mensuel *Enjeu: pour la république et le socialisme* n° 24, 1985.
- Rencontre avec René Lefeuve à Boussy-Saint-Antoine, Serge Cosseron, enregistrement vidéo, 1986
- *Interview de René Lefeuve*, Le Monde libertaire, juin 1988
- *Livré-sur-Changeon, une communauté rurale dans l'histoire*, ouvrage collectif, OCEP, 1992
- *Les soixante-dix ans des Cahiers Spartacus*, Association Les Amis de Spartacus, avril 2006
- *Pour le socialisme et la liberté*, DVD de Julien Chuzeville, Editions Spartacus, 2008
- *René Lefeuve, socialiste révolutionnaire*, Julien Chuzeville, *Gavroche* n°159, juillet-septembre 2009
- *Un éditeur pour le socialisme libertaire*, Jean-Michel Kay, Conférence de l'Anarchist studies network, Nottingham, août 2009
- *Le Maitron, dictionnaire biographique mouvement ouvrier mouvement social*, Michel Dreyfus, Jean-Louis Panné, 2010
- *Le gauchisme, origines et perspectives*, Richard Gombin, Editions Syllepse, 2018
- *D'Alger à Mai 68, mes années de révolution*, François Cerruti, Association Les Amis de Spartacus, 2018
- *Nouvelle histoire de l'ultra-gauche*, Christophe Bourseiller, Les éditions du Cerf, 2021
- *Une histoire personnelle de l'ultra-gauche*, Serge Quadruppani, éditions Divergences, 2023

Remerciements :

- Julien Chuzeville
- Serge Cosseron
- Daniel Guerrier
- Jean-Michel Kay
- Gaëlle Lefeuve
- Christian Mahieux
- Serge Quadruppani
- Franck Veyron
- Cercle généalogique de l'est de l'Ille-et-Vilaine et son président Daniel Travers
- Editions Syllepse, 69 rue des Rigoles 75020 Paris
- Archives Spartacus à La Contemporaine (ex-BDIC), Cours Nicole-Dreyfus 92000 Nanterre
- Archives départementales d'Ille-et-Vilaine
- Bibliothèque nationale de France et son site si riche Gallica